

Télérama du 7/2/96: *Coûte que coûte* : Un documentaire-polar de Claire Simon.

Une entreprise de plats cuisinés face à la crise. Jihad et ses cinq employés vont-ils s'en sortir ?

C'est l'histoire d'une bande qui traverse une mauvaise passe. Les temps sont durs, l'oseille se fait rare. Malgré tout, ils continuent d'y croire et résistent jusqu'au bout. Ils sont six, sans compter les associés occasionnels. Il y a d'abord le boss, Jihad. Un type intègre et chaleureux, mais sujet à des crises de blues passager. Dans ces moments-là, Taoufik, plutôt du genre rebelle, a intérêt à bien se tenir. Heureusement, Fathi et Madanni sont toujours là pour détendre l'atmosphère. Il y a aussi Marouan, le livreur, peu causant mais qui veille au grain. Enfin, Gisèle, la poupée au joli minois, qui apporte le piquant indispensable à tout polar qui se respecte.

Stop. En vous racontant ça, on déforme la vérité. Mais à peine. En fait, *Coûte que coûte* n'est pas une fiction: c'est un documentaire. Sur " le milieu ", alors ? Pas du tout. Sur une petite entreprise honnête de Saint-Laurent-du-Var qui produit et vend aux grandes surfaces du coin... des plats cuisinés ! Des farcis niçois, des salades du pêcheur, du chili con carne... Cette entreprise, tout ce qu'il y a de plus vraie, va mal: elle est au bord de la faillite. Chacun y met donc du sien pour la sauver, se dépense au maximum en dépensant le moins possible. Pendant six mois, Claire Simon, caméra à l'épaule, était là pour suivre le combat de chaque jour.

Jihad, c'est donc le patron. Celui qu'on suit le plus. Le pauvre ne sait plus où dormir de la tête, il est cerné de toutes parts. Les fournisseurs le talonnent pour être payés. Le banquier refuse de lui accorder un crédit, bloque parfois le compte. Et puis, il y a les salaires des cinq employés: trois cuisiniers, une secrétaire et un livreur. Un véritable casse-tête quand l'argent manque. C'est d'autant plus rageant que la production marche bien, que les produits se vendent bien aussi. Mais l'endettement est là, et la menace du naufrage pèse à la fin de chaque mois.

Quand Jihad et les autres s'adressent à la caméra, ils le font en continuant de bosser. Pas une minute à perdre. On est là au coeur du

monde du travail. Jihad et Gisèle sont dans le bureau et les trois cuistots aux fourneaux. La caméra ne les gêne nullement. Chacun parle librement, donne son avis. Les cuistots blaguent entre eux. Et puis, il y a les réunions où Jihad fait le point, raconte ses pourparlers (plus que délicats) avec le banquier. La situation n'est pas brillante, mais chacun accepte de faire des sacrifices. En attendant mieux.

Coûte que coûte entretient un réel suspense. Une rentrée d'argent, un coup de téléphone, un nouveau client suffisent en effet ici à créer une tension, un rebondissement. On se sent proche de cette équipe, elle nous plaît. On s'identifie alors à Jihad, sur lequel repose le devenir de cette petite boîte. On tremble et on espère avec lui. Claire Simon aime les gens qu'elle filme, et c'est à partir de ce désir qu'elle fait naître la fiction. *Coûte que coûte* est une aventure humaine comique et dramatique où tous les scénarios sont possibles. Un film intelligent et stimulant, car la réalisatrice fait du documentaire en se posant de vraies questions de cinéma.

D'abord, elle ne cherche pas à nous expliquer, à nous prendre par la main comme des assistés pour nous décrire la situation économique, pour nous dire qui est qui, ce qu'il fait, etc. Tout ça, on le pioche soi-même dans le feu de l'action, au fur et à mesure des événements. Il faut être patient, s'accrocher aussi, parfois, car la réalisatrice cultive délibérément l'ellipse. Son cinéma se nourrit en effet plus de soustractions que d'additions. Elle limite l'espace (on ne sort quasiment jamais du bureau ou des cuisines). Elle ne montre pas tout (ce serait d'ailleurs impossible). Elle élimine tout ce qui est d'ordre privé et affectif, les scènes de crise, de conflit ouvert. Des conflits, il y en a pourtant. Mais ils sont évoqués après coup. Et c'est suffisant.

Si Claire Simon agit ainsi, c'est autant par pudeur, par respect vis-à-vis des gens qu'elle filme, que parce qu'une autre idée lui trotte dans la tête: filmer, de manière héroïque, la résistance collective de ces gens dans un monde où il faut se battre, baratiner, séduire, convaincre, un peu tricher parfois. Le travail, c'est aussi un lieu de représentation, où l'on se met en scène. Et dans ce théâtre social, les visages se crispent ou se détendent, les gestes et les voix se libèrent. Selon la fatigue, le désappointement, mais aussi les sursauts d'espoir, l'exaltation. Bref, une belle gamme d'expressions et de sentiment humains surgit à l'écran.

Chacun joue le jeu à fond. Et tous ces employés sont de sacrés acteurs, Jihad en tête. Ils en ont eux-mêmes conscience et ils en rigolent

quelquefois. Il faut dire que certaines situations, absurdes et cocasses, s'y prêtent. Exemples: celle où Gisèle est obligée de faire l'aller-retour entre l'entreprise et le café du coin parce que la ligne du téléphone a été coupée pour note impayée; celle aussi où les cuistots, la toque sur la tête, jouent le rôle de la secrétaire, celle-ci n'étant plus là !

Des documentaires comme ça, on aimerait décidément en voir plus souvent. Que ce soit au cinéma ou à la télé. En attendant, on se plaît à rêver: et si Jihad, ou l'un de ses employés, décrochait le César du meilleur acteur de l'année ? Au moins, on serait assuré qu'il y a bien une justice dans ce monde impitoyable

Jacques Morice

“AU CINEMA, LE REEL N'EXISTE PAS“;

Pour la réalisatrice, documentaire ou fiction. c'est pareil : nos vies sont des légendes.

Depuis vingt ans, Claire Simon navigue entre fiction et documentaire. Sans frontières: qu'elle observe des enfants qui jouent dans une cour d'école maternelle (*Récréations*), un médecin qui fait sa tournée quelques mois avant sa retraite (*Les Patients*), le patron et les employés d'une entreprise au bord de la faillite (*Coûte que coûte*), c'est toujours une histoire exceptionnelle jouée par des héros. Pour Claire Simon, " *la force du cinéma est de pouvoir montrer nos vies comme des légendes* ";

Mon patron, ce héros.

Jihad, le patron, je le connais depuis longtemps. Il y a vingt ans, ce Tunisien qui a fait des études aurait été chercheur en physique, mathématicien ou médecin... Compte tenu de l'évolution de la société et des mentalités, il est créateur d'entreprise ! Le capitalisme, aujourd'hui, c'est l'idéologie suprême. Si j'avais pu être cinéaste au XVIII^e siècle, j'aurais filmé un type qui participe à la Révolution.

Aujourd'hui, le " héros classique ", c'est un patron de petite entreprise. Pour moi, Jihad est un personnage " historique ".

Peut-on raconter l'histoire du travail ?

Depuis toujours, le travail des hommes me paraît mystérieux. Je vois des types en costume-cravate, avec leur attaché case, toujours pressés. Mais pressés par quoi exactement ? Et qu'est-ce qu'ils font toute la journée ? Je me demande: " *A quel moment sont-ils heureux ? Ou malheureux ?* "

C'est pourquoi je veux filmer ce que les gens ressentent, comment ils se parlent. Raconter ce qui arrive, mais " en creux ", sans guetter les événements à tout prix Je capte les instants où se dévoilent l'état de l'entreprise et les sentiments des personnages. Le cinéma n'aime pas

filmer le travail. Le seul travail qui le fascine vraiment, c'est celui des truands.

Mon film est un polar.

Dans les entreprises, on voit des conflits d'hommes et d'argent, on parle " d'un concurrent à éliminer " ou d'un patron qui est un " caïd ". La lutte d'une entreprise pour sa survie, c'est un vrai suspense. Un suspense qui nous concerne tous: comment arriver à vivre au jour le jour, de son travail ?

Choisir le moment.

Pendant cinq mois, je n'ai filmé que les quatre derniers jours du mois. Parce que ce sont les moments les plus tendus. Il y a des échéances, des paroles données à tenir: tout se joue là. C'est le moment où la parole et l'argent se rejoignent : ce que promet le patron doit être suivi d'un acte.

Le matin, je filmais l'arrivée des uns et des autres et, selon les cas, je suivais soit les employés, soit Jihad, le patron. Aller vers les cuisines ou vers le bureau: le choix dépendait de la situation. Je faisais attention à ne pas rester toujours sur le dos de ceux que je filmais: faire les courses avec un cuisinier qui n'a pas un rond rend la caméra pesante. Entre eux et moi, il y avait un pacte de confiance.

Filmer l'argent.

Dans une petite entreprise, les rapports d'argent sont plus visibles. C'est comme sur un compte en banque: moins on a d'argent, plus les opérations se voient. En choisissant une petite entreprise qui démarre, j'ai mis le spectateur de plain-pied avec les employés: il découvre et apprend en même temps qu'eux comment fonctionne la " machine ".

Coûte que coûte, ça veut dire connaître le prix des choses et savoir que ce prix n'est pas seulement de l'argent mais aussi de la sueur, de la présence. On " paie de sa personne ". De plus, le travail, aujourd'hui, est rare: on le cherche " coûte que coûte ".

Raconter, montrer.

Pour moi, la fiction comme le documentaire montrent des héros aux prises avec une histoire. Je ne filme pas des gens qui racontent une

histoire, je filme l'histoire.

La télévision, elle, choisit une histoire, va chercher des personnes concernées et en fait des vedettes. Dans ce cas, c'est leur ego qui s'exprime. Leur histoire est secondaire. Je ne filme pas une " création d'entreprise ", une " O.P.A. "... mais ce qu'il y a derrière ces mots: des situations, des êtres humains, des sentiments, des silences, des gênes...

Derrière chaque caméra, il y a une question.

Il n'existe pas de " réel " au cinéma. Il y a toujours un point de vue sur une question. Et cette question fabrique la fiction.

Même derrière la caméra de surveillance d'un grand magasin, il y a une question: " Qui va voler *et quand* ? " C'est déjà une fiction.

J'y crois... J'y crois pas.

Dans le documentaire, la question de la vraisemblance ne se pose pas. On sait d'emblée que ce que l'on voit est vrai. On s'occupe alors surtout de ce que le film raconte. A la télévision, certains reportages sont construits autour d'une idée précise, celle du journaliste, et les images ne visent qu'à étayer son discours. L'erreur, c'est de croire que le documentaire *est* la réalité. Le réel est un mystère que le réalisateur interroge. Dans mon film, la vérité, tout le monde la cherche. Le patron et les employés, tout comme moi .

Propos recueillis par Philippe Piazza _Télérama N°2404 - 7 février 1996_

